

**Em colaboração com os Colóquios da Lusofonia EM 2012 os estudantes de Mestrado, coordenados pela incansável Rosário Girão (Universidade do Minho, Departamento de Estudos Românicos no seu Mestrado de Tradução e Comunicação Multilingue) estão a trabalhar traduções em Francês de vários excertos de autores açorianos contemporâneos (ou o princípio ou o fim de cada obra selecionada) pelo que aqui publicaremos essas traduções depois de enviadas para os autores apreciarem. Chrys Chrystello AICL**

Discipline: Traduction des Sciences Humaines

Etudiante: Virginia Henry Martins, Universidade do Minho

Professeur : Maria do Rosário Girão Ribeiro dos Santos

Date: le 25 mars 2012

### **Texte N° 1 - Vasco Pereira da Costa**

« - *Thank you*, disait le professeur Honório.

- *Tanquiú*, répétions-nous en chœur.

- Comme ça, avec la langue entre les dents : *thhh, thhh, thhhankyou*.

- *Tanquiú, tanquiú*.

- Fóqui, fóqui - cria – au milieu de toutes ces voix et d'une façon imperceptible pour le professeur - Gibicas, qui avait appris l'américain avec les cireurs de chaussures de la *Praça Velha* et les mendiants de la *Rua da Sé*.[...].

Bien que Gibicas ne connût pas les stations de chemin de fer de la ligne de *Beira-Alta*, bien qu'il ne sût pas convertir les mètres en kilomètres, épeler deux syllabes correctement, qu'il n'eût jamais écrit correctement les prépositions, bien qu'il ne connût pas les affluents de la rive gauche du *Cávado*, malgré tout ceci et tout le reste Gibicas était, pour moi, tout au moins, l'un de mes compagnons les plus érudits. Cependant, mon échelle de valeurs ne correspondait pas à celle d'Honório, et tandis que j'exprimais mon admiration et mon amitié pour Gibicas, le professeur le récompensait avec des dizaines de coups de règles, l'envoyant au piquet où il devait se tenir comme une statue, le nez contre le mur pendant des heures.

Je voudrais, entre-temps, informer que j'avais deux professeurs au collège *Alto das Covas*. L'un vérifiait mes connaissances dans les matières plus ou moins abstraites - l'histoire, la géographie, les leçons à savoir par cœur, la lecture, les copies, les dictées et les nombres. Compétent et sachant maintenir la discipline, c'était lui qui avait le titre et les lauriers d'un maître insigne, respecté pour ses cheveux blancs, sans tenir compte des petits verres qu'il allait boire à la taverne de Lourinho, à peine les premiers navets faisaient leur apparition dans la petite montée qui mène à la fontaine.

L'autre était celui qui donnait et enseignait la science de la vie. C'était Gibicas. [...]

Nous nous acheminions vers les cours du professeur Honório. [...] Dans l'escalier d'accès, Gibicas me prit par le bras :

- Alors, tu dois m'expliquer comment fonctionnent ces fractions... sinon, je ne t'enseignerai plus rien.

Moi ? Je lui aurais donné tout ce qu'il aurait voulu ; les côtes, les promontoires, la découverte de la route maritime pour l'Inde, tout.

Avec mon esprit coquin et avec sa science de la vie nous avons conquis la classe. Et, par respect pour Gibicas, même Manuel Gansalho s'est arrêté de me tourmenter et de me tirer les favoris. Nous avons toujours été amis, de première année jusqu'en quatrième année. Et même après. L'été dernier même, sans nous avoir vus pendant plusieurs années, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, en faisant le va-et-vient dans la *Rua Direita*. Nous avons dîné ensemble, du fromage de chèvre avec de la brioche, des rillons avec des ignames frits, du pain de maïs et un vin vieux en nez. [...]

Mais cette histoire du *thank you* continuait à tomber dans l'oreille d'un sourd, et je crois que c'est par là que j'ai commencé. J'avoue que je me suis perdu. Excuse-moi, ô toi qui me lis.

Je te rappelle qu'au début de l'histoire nous avions la langue entre les dents pour siffler le *th*. Le professeur insistait alors, comme il disait dans sa voix nasillarde qui puait l'eau-de-vie de nèfle (le meilleur remède pour le catarrhe et le rhume de poitrine), que c'était une honte, les Américains étaient sur le point d'arriver et nous ne savions même pas comment les remercier. Un manque d'éducation était hors de question ! Et, alors, que disait-on de nous à la Base, des mal élevés, et de lui, qu'il ne savait pas nous réprimander ! Le *tanquiú-tanquiú* augmentait en volume dans une stéréophonie désarticulée. [...] Mais avant du « allez c'est l'heure de rentrer chez vous » il [Honório] les a encore avertis :

- Demain je veux vous voir tous en blouses blanches et chaussés ! Et peignez-moi ces tignasses ! Ceux qui arriveront sales ou sans souliers n'auront pas de petite boîte ! [...]

Nous descendions la *Rua da Sé*, en rigolant et bien amusés. Cependant, Gibicas était dans un mauvais jour. Amer, grognon, les sourcils froncés, il ruminait entre les dents : 'les petites boîtes, les petites boîtes.. ' [...]

Et en mettant son bras sur mon épaule, comme pour me faire une confidence, mon professeur de Vitalité commença. Il commença par le père au chômage, maintenant cireur dans les bancs de la *Praça Velha*, pour un *escudo* et demi et fabricant des corbeilles de canne qu'il achetait très bon marché. Il était resté à la Base pendant cinq mois. Et un jour, comme ça, 'va t'en on n'a plus besoin de toi'. Ils lui avaient retiré son gagne-pain, à tous, du jour au lendemain, sans raison. Et maintenant ils arrivaient avec des petites boîtes... Téméraire comme un cafard, il répétait :

- Les petites boîtes, les petites boîtes...

Si c'était juste pour cinq mois, pourquoi ne pas l'avoir dit d'emblée à son père, parce que, dans ce cas, il n'aurait pas quitté son travail au moulin; ça payait peu, mais ça suffisait pour acheter le pain...Maintenant, s'il le voulait, même rassis, il devait aller de porte en porte le quémander. Maintenant, s'il voulait d'autres aliments, il devait aller, avec son piège à poissons, attraper le maquereau ou le sar sur le bord des quais... [...]

Devant moi, deux ou trois blouses, et toi, tu [Gibicas] suivais dans la file disciplinée. J'avais en me souvenant des mots tripotés et polis d'Honório : *tanquiú, tanquiú*. Cette marche jusqu'à la porte où se trouvaient les Américains, les professeurs, le directeur du collège, le père Abílio était lente. Des sourires étouffants de tendresse que nous leur avons consacrés. Et une caresse de chien d'un uniforme grand, gros, brun, couronné d'une tête à lunettes, cheveux roux et taches de rousseur. Derrière on pouvait entendre, dans un silence d'église qui nous contraignait, les *tanquiús* des gamins qui nous précédaient.

Jusqu'à ce qu'arrive ton tour. Tu as pris la petite boîte rouge, bleue et blanche, avec les étoiles de ce *people* pour notre peuple et, sans attendre la caresse de l'énorme uniforme, en courant, tu leur as crié, à voix haute, comme personne ne l'avait jamais fait :

*SANABOBICHAS<sup>1</sup> !!*

Tu n'as pas vu le reste : les uniformes ont compris que quelque chose n'allait pas bien et leur sourire s'effaça peu à peu, la boîte à la main ; nous, qui te suivions, avons pensé que la distribution philanthropique finirait là ; Dona Berta, les mains serrées, pleurait de désespoir; le père Abílio, sourd comme un pot, demandait à droite et à gauche ce qui se passait; monsieur le directeur, rouge comme une tomate, ne disait que : *escusemi, escusemi* ; et le professeur Honório, sur le pas de la porte, avec les quelques poils hérissés sur sa nuque, hurlait :

- Attrapez-moi ce gamin [...]  
Ah, grand Gibicas !  
Ah ! MA-ÎT-RE ! »

(COSTA, Vasco Pereira da, « Gibicas » *Nas Escadas do Império*. Coimbra Ficção-Centelha, 1978)

<sup>1</sup>SONABOBICHAS! “Son” anglais pour “Son of a bitch”